

FONCTION PATERNELLE ET FEMINITE

Etienne Oldenhove

"On ne dépasse pas Descartes, Kant, Marx, Hegel et quelques autres, pour autant qu'ils marquent la direction d'une recherche, une orientation véritable. On ne dépasse pas Freud non plus. On n'en fait pas non plus - quel intérêt ? - le cubage, le bilan. On s'en sert. On se déplace à l'intérieur. On se guide avec ce qu'il nous a donné comme directions. Ce que je vous donne ici est un essai d'articuler l'essence d'une expérience pour autant qu'elle a été guidée par Freud. Ce n'est d'aucune façon une tentative de cuber ou de résumer Freud."

Lacan, "L'éthique de la psychanalyse", p. 244 et 245. (Ed. du Seuil).

Analyse finie et infinie

Si j'ai proposé ce texte "L'analyse finie et infinie" à votre lecture, c'est parce que, l'ayant lu quelques semaines avant le début de ce séminaire (*), j'en avais gardé le souvenir d'un texte important quant au rapport de la féminité avec la fonction paternelle. Je ne ferai pas un commentaire de ce texte. Vous l'avez lu. On peut y revenir au moment de la discussion. La section de ce texte, qui m'a le plus intéressé, c'est la dernière, la section 8.

(*) Séminaire 1988-89 à Namur sur la fonction paternelle, animé par J-P. Lebrun et M-P. Thirifays-Kensier.

Ce que j'en ai retiré, la lecture que j'en ai faite, je peux vous la résumer en deux petites formules:

- "Le père féminise"

et

- "Le père effémine"

Je pourrais m'en tenir là. D'une certaine façon, c'est la seule chose que j'ai actuellement à dire à propos de la section 8 de ce texte. Mais ce serait un peu court et un peu facile. Je vais donc essayer d'explicitier devant vous ce qui m'a amené à ces deux propositions concises et ce que j'entends aujourd'hui dans ces mots "père", "féminité", "féminiser", "efféminer".

Quand je dis: "Le père féminise", j'emploie là une expression ambiguë (selon l'usage courant). Aujourd'hui donc, quand je dirai "féminiser", cela signifiera "donner accès à la féminité" et ce, aussi bien pour un homme (par exemple, lui donner accès à une femme ou à ce qu'il en serait de la féminité) que pour une femme (c'est-à-dire lui donner accès à son devenir femme).

"Le père féminise" est donc à entendre dans le sens d'une ouverture.

Tandis que "Le père effémine" ne peut être entendu que dans un sens péjoratif, dans un sens de fermeture.

Que "le père féminise" doit être accentué dans le sens de: "la féminité ne peut passer que par le père" ou "pas de féminité sans passage par le père".

Je pense que vous retrouverez facilement certains passages du texte de Freud où il nous indique les effets efféminants possibles du père dans une analyse (par exemple, quand il nous parle de la révolte de l'homme contre sa position passive ou féminine envers un autre homme).

Que "le père féminise" peut s'entendre dans divers passages de ce texte, notamment quand Freud rappelle que le devenir femme passe d'abord - et toujours d'abord - par la phase phallique, c'est-à-dire par une aspiration à la virilité, puis par le refoulement de celle-ci.

- 92 -

Il poursuit en disant que "de grandes parties du complexe (de virilité) sont normalement transformées pour contribuer à l'édification de la féminité; du désir inassouvi du pénis doit naître le désir de l'enfant et de l'homme qui porte le pénis".

Ayant le sentiment que les traductions (de ce texte "L'analyse finie et infinie") dont je disposais étaient insuffisantes, je me suis tourné vers le texte allemand malgré le fait que je ne connaisse aucunement cette langue. Pour ce faire, je me suis donc appuyé sur un dictionnaire et sur quelques indications d'un collègue germanophone. Je suis loin d'être venu à bout du texte allemand de cette section 8, mais j'ai tout de même fait des découvertes qui me paraissent importantes.

Tout d'abord, en allemand, il existe deux termes pour nommer la féminité: il existe le terme "Feminität" et le terme "Weiblichkeit". Dans cet article, Freud utilise les deux termes. Mais quand il parle du "refus de la féminité", il utilise toujours le même terme, à savoir

"Weiblichkeit". Il me semble donc que l'utilisation des deux termes allemands pour nommer la féminité n'est pas équivalente chez Freud. Cette question reste à approfondir. Très curieusement, dans le glossaire de la nouvelle traduction française des oeuvres complètes de Freud, au terme français "féminité" ne correspond que le seul terme allemand "weiblichkeit". l'autre terme allemand ("Feminität") est tombé dans les oubliettes ! (Cfr. Traduire Freud, d'A. Bourguignon, P. Cotet, J. Laplanche, F. Robert, p. 253)

Les deux autres trouvailles que j'ai faites dans le texte allemand, ce sont les suivantes:

- D'une part, l'utilisation à un moment précis du terme "Tätigkeit". Voici le passage: "On a souvent l'impression, avec le désir de pénis et la protestation virile, de s'être frayé un passage à travers toute la stratification psychologique, jusqu'au "roc d'origine" et d'en avoir ainsi fini avec son travail" (Résultats, idées, problèmes, II, 268).

- 93 -

Dans cette traduction, le terme "Tätigkeit" a été traduit par "travail". Dans d'autres traductions, il l'a été par "tâche" (traduction de Marie-Lise Lauth-Wagner et coll., in La bibliothèque freudienne) ou par "possibilités" (traduction d'Anne Berman, in Revue française de Psychanalyse, mai-Juin 1975.)

La signification est exacte, mais ce qui est perdu dans ces traductions non littérales, c'est que "Tätigkeit", c'est "l'activité", c'est que ce terme est bâti à partir du radical "Tat" qui est le mot qui conclut "Totem et tabou". Souvenez-vous: "Au début, était l'acte" (Cfr. Totem et tabou de S. Freud, p. 185 de l'édition de poche dans la Bibliothèque Payot).

L'expression allemande est une citation du "Faust" de Goethe: "Im Anfang war die Tat" (Faust, I,3).

De plus, l'adjectif "tätig" signifie "actif" et il a souvent été utilisé par Freud comme représentant la virilité.

On pourrait donc dire qu'avec ce fameux roc, on touche au bout de l'activité, au bout des possibilités de la masculinité (de S1).

- Autre surprise de plus grande envergure quand on retourne à Freud, quand on se réfère au texte allemand, c'est qu'à propos de ce fameux roc d'origine sur lequel bute l'analyse, aucune des trois traductions françaises dont je dispose ne traduit l'entièreté de l'expression allemande.

Freud, en effet, a écrit: "des Unterliegenden gewachsenen Felsens". Ce qui signifie littéralement: (le rôle) "d'un roc qui tout en restant sous-jacent, a fait saillie".

Dans les traductions françaises dont je dispose actuellement, seule l'idée de la sous-jacence est retenue. On trouve:

- 94 -

- "...le rôle du roc qui se trouve au-dessous de toutes les strates" (Trad. d'A. Berman).

- "...le rôle d'un socle sous-jacent" (Trad. de M-L. Lauth-Wagner et coll.)

- "...le rôle du roc d'origine sous-jacent" (Trad. de J. Altounian et coll. in Résultats, idées, problèmes, Tome 2, P.U.F.).

Mais l'idée de "poussée" (de croissance, d'excroissance, de tumeur éventuellement...) qui est dans le "gewachsenen" est effacée.

Cet escamotage dans les trois traductions citées ici m'a frappé parce qu'il illustre, à mon avis, un

évidement de ce qu'il y a de vraiment spécifique dans la castration et qui était comme annoncé par Freud dans cette expression "des unterliegenden gewachsenen Felsens", à savoir qu'il s'agit d'une exclusion interne et non d'une exclusion externe.

Ce qui a été retenu dans les trois traductions citées, c'est l'idée que ce roc est sous-jacent, reste dans les dessous, mais non celle qu'il a poussé vers le haut - préciserais-je - et ce, d'autant plus et uniquement parce qu'on l'a poussé vers le bas. Je veux dire que ceci est l'effet d'une relation, d'un conflit, et non d'une subsistance.

J'ai dit que "seul le père peut donner accès à la féminité", qu'il n'est pas de féminité sans passage par le père; j'ajouterais qu'a contrario, "la mère fait barrage à la féminité". Je ne parle pas ici précisément de la personne de la mère dans la réalité, mais du poids de la mère dans l'inconscient d'un sujet, c'est-à-dire de l'attachement à la mère, de la non-coupure avec ce qu'il en est de la mère (à un niveau inconscient).

Pour un homme donc, la mère fait barrage à l'accès à la féminité (à une femme). Pour une femme aussi. La mère - et non pas une mère - ne peut engendrer que de la mère et non de la féminité.

Que la mère fasse barrage à la féminité, pour un homme comme pour une femme, cela s'entend constamment en analyse et ailleurs.

- 95 -

Il suffit de voir la fréquence, déjà relevée par Freud, avec laquelle un homme opère un clivage entre les femmes qu'il fraie: l'une étant maintenue en position de mère et les autres étant mises en position de putains, pour paraphraser un film célèbre.

Du côté de la femme, cela peut se traduire, par exemple, par l'adoption d'une attitude, d'une position de mère par rapport à son partenaire ou à son conjoint.

En clair donc, la question "Qu'est-ce qu'un femme ?" est intimement liée à l'autre grande question qui traverse l'oeuvre de Freud, à savoir "Qu'est-ce qu'un père ?" L'une n'est pas articulable sans l'autre.

Il va donc me falloir vous dire ce qu'aujourd'hui, je parviens à dire de ces deux questions.

Je vais commencer par celle du père parce que c'est par celle-là qu'il faut commencer. Certains analystes disent que le père de la horde primitive (de "Totem et tabou"), c'est le père imaginaire. D'autres - je pense ici à C. Calligaris ou à M. Silvestre - disent que ce père de la horde primitive, c'est le père réel.

Personnellement, je pense que tous deux ont raison, mais qu'il est capital de bien distinguer ces deux niveaux et comment l'un, celui du père imaginaire, vient en général masquer l'autre, celui du père réel.

Pour expliciter ce que je veux dire, je vais repartir d'une question qui a été posée dans ce séminaire, la question du "Hors-la-loi".

Je pense qu'il y a deux positions hors-la-loi qu'il faut absolument distinguer.

Il y a la position classique, celle de la transgression, celle de l'exception à la règle, celle de "l'exceptionnel" au sens de ce qui ne tiendrait plus compte de la loi. De ce côté-là, on voit bien que l'on file plus ou moins rapidement du côté de la toute puissance du père imaginaire, de la toute puissance d'un père exceptionnel. On est dans le registre de la puissance et de l'impuissance, aussi de l'acting-out et du passage à l'acte.

- 96 -

Le père de la horde primitive n'est pas sans rapport avec cette position hors-la-loi. Cependant,

dans le mythe freudien, ce père de la horde primitive est bien plus supposé avant la loi que de fait hors-la-loi.

Il y a une autre position hors-la-loi qui, elle, est fondatrice, c'est celle qui ne peut, de structure, être simplement dans la loi, c'est celle de l'exception qui fonde la règle, c'est celle de l'énonciation qui n'est pas simplement dans l'énoncé, c'est celle de l'acte d'énonciation. Ici, l'on est dans le registre de l'impossible et non pas du tout dans celui de la toute puissance, l'on est dans le registre de l'acte, de l'acting-in, si je puis dire.

C'est, me semble-t-il, à n'avoir pas toujours bien distingué ces deux plans que Freud est amené à nous témoigner des impasses où le mène parfois sa pratique, tout en nous indiquant déjà les voies à suivre pour sortir de ces impasses. Un texte de Freud, contemporain de celui-ci (qui date de 1937) va nous faire avancer dans cette question du père. Il s'agit des deux premières parties de "Moïse et le monothéisme".

Je crois que nous ne pouvons que mesurer difficilement l'audace et l'originalité de ce "Moïse et le monothéisme". N'en n'oublions pas le contexte historique et faisons une comparaison qui sera éclairante. Que dit-on du père en 1937, en Allemagne ? Du côté de l'idéologie nazie, on peut dire que le père est complètement nié en tant qu'humain: la paternité y est réduite à la biologie ou à la figure grotesque (bien dénoncée comme telle par Charlie Chaplin) du Führer, du "dictateur", père imaginaire tout puissant. Là, ce qui va fonder l'identité du groupe, c'est la race, la biologie, la génétique. Ce qui est recherché, c'est une homogénéité "naturelle", hors symbolique.

Déploiement totalitaire de l'imaginaire, accompagné par et causé par une méconnaissance absolue, une forclusion des dimensions du symbolique et du réel.

- 97 -

A côté de cela, nous avons les espoirs d'un Heidegger (celui de 1934) qui lui, est à la recherche de l'essence spirituelle allemande. Et malgré son intelligence extrême, cela ne l'empêche pas de se compromettre pendant un certain temps avec le régime nazi.

Pour le Heidegger de cette époque-là, l'identité du groupe est recherchée dans la référence à un père symbolique. On pourrait dire qu'il y a là recherche d'une homogénéité spirituelle, culturelle, masculine (l'homogénéité du S1).

Quant à Freud, lui, il a le culot de dire à lui-même et à ses frères qui sont déjà persécutés depuis quelques années, à des gens qui devraient avoir tendance à rechercher un père sur qui s'appuyer, un père pour les protéger, un père qui saurait faire contrepoids à cette idéologie qui les opprime et veut les rendre toujours plus étrangers, un père qui serait juif évidemment, eh bien, il a le culot de leur lancer à la face et à la face du monde: "Votre père, c'est un étranger ! Moïse n'était pas juif, c'était un égyptien !"

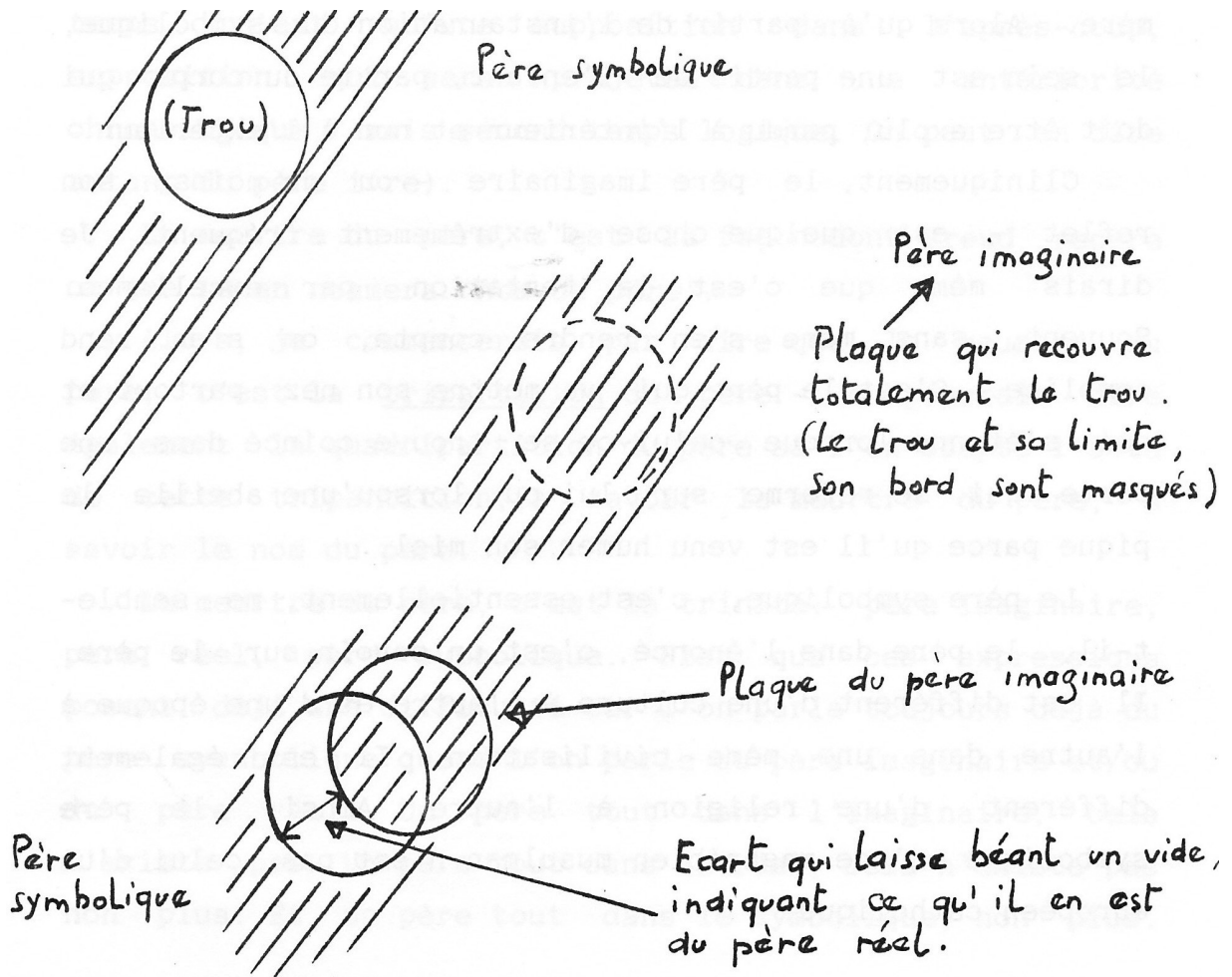
Freud nous dit là quelque chose de tout à fait essentiel sur le père, quelque chose qui permet aussi de fonder une éthique radicalement différente de celles qui règnent autour de lui.

Pour Freud donc, le père est fondamentalement un étranger; C'est lui, le père, qui fonde la différence. Autrement dit, pour Freud, l'hétérogénéité est de structure. Elle se situe entre le père et ses enfants. C'est la généalogie, l'engendrement qui fait l'hétérogénéité. Mais ici, engendrement non plus naturel, mais engendrement par le signifiant. Ce que Freud accentue donc, c'est que seul le signifiant engendre.

Le père auquel Freud se réfère ainsi, ce n'est ni le père imaginaire, ni seulement le père symbolique. C'est au père réel qu'il se réfère ainsi. Pourquoi dis-je "père réel" ? Parce que ce père est une exception qui fonde un ordre, une identité, mais en ne pouvant y être inclus que comme étranger ou, mieux, en ne pouvant qu'en être exclu, mais à l'intérieur, pas à l'extérieur.

C'est cela, je pense, la spécificité du $\exists x \quad \Phi x$, de cet au moins un qui dit non à la castration, à entendre, à mon avis, non pas comme le père imaginaire qui déferait la castration, mais comme le père réel qui ne peut être simplement dans la fonction phallique parce qu'il est l'exception qui la fonde. Cette exception, je l'identifierais volontiers à l'énonciation qui fonde l'énoncé. Cette exception compte et est toujours à compter, elle fonde même le comptage mais ne peut être comptée simplement comme les autres éléments. Ce n'est pas comme l'exception du père imaginaire, quelque chose qui sort complètement du comptage, quelque chose qu'on pourrait ne pas compter.

Quelques mots peut-être pour dire maintenant ce que j'entends par père imaginaire, père symbolique et père réel. Je représenterais volontiers les choses par le petit schéma suivant, tout en sachant bien ce qu'a de dangereux et de fallacieux une telle représentation:



Le père imaginaire, c'est le père sans limite, limite au sens propre, c'est-à-dire symbolique. Dans le petit schéma dessiné ci-dessus, j'ai dessiné ce père imaginaire avec une limite, celle d'un disque. Mais ce disque venant saturer la surface du trou, efface du même coup la limite entre père symbolique et père réel. D'où, ce hors limite, ce hors castration du père imaginaire. Melman, dans une conférence sur l'hystérie masculine, rappelait ceci: "La limite ne se présente que dans le registre du symbolique; Le champ de l'imaginaire se caractérise de ceci: c'est qu'il récuse la limite; il se présente d'emblée comme total".

Mais, ajouterais-je, en même temps, la père imaginaire fait miroiter une pseudo-limite, celle de l'exclusion externe. Il fait que le réel sera simplement situé à l'extérieur. Le père imaginaire est privateur. C'est lui, par exemple, qui fera que pour l'enfant, le sein sera à la mère. Alors qu'à partir de l'instauration du symbolique, le sein est une partie de l'enfant, partie du corps qui doit être exclu, perdu à l'intérieur et non à l'extérieur.

Cliniquement, le père imaginaire - ou du moins, son reflet - est quelque chose d'extrêmement fréquent. Je dirais même que c'est la tentation par excellence. Souvent, sans même s'en rendre compte, on s'en rend complice. C'est le père qui va mettre son nez partout et qui s'étonne lorsque celui-ci se trouve coincé dans une porte qui se referme sur lui ou lorsqu'une abeille le pique parce qu'il est venu humer son miel.

Le père symbolique, c'est essentiellement, me semble-t-il, le père dans l'énoncé, c'est un savoir sur le père. Il est différent d'une culture à l'autre et d'une époque à l'autre dans une même civilisation. Il est également différent d'une religion à l'autre. Ainsi, le père symbolique d'une maghrébin musulman n'est pas celui d'un européen catholique.

Quant au père réel, je pense que c'est l'énonciation du père. Il ne se laisse entendre que dans la division d'un père.

Le père réel, c'est le plus difficile à saisir. On ne peut d'ailleurs sûrement pas le saisir. Seul l'imaginaire nous donne l'illusion de pouvoir saisir ou tenir quelque chose. Le propre du symbolique, c'est que toujours tout nous échappe, du moins le tout nous échappe. C'est une des façons de dire la castration.

J'en viens maintenant à la question du meurtre du père.

Freud clôt son "Totem et tabou" par cette citation du "Faust" de Goethe: "Im Anfang war die Tat" (Faust, I,3), ce qu'il faut traduire par: "Au commencement était l'acte". Relisez ce passage: il ne fait aucun doute que l'acte dont il s'agit, c'est le meurtre du père.

Pour Freud, ce qui est au commencement, c'est le meurtre du père, c'est-à-dire quelque chose qui trouve le père, qui vide le père. (Le père plein n'est qu'un second temps, n'est qu'une supposition dans l'après-coup, supposition qui sera projetée dans une antériorité chronologique, mais second temps logique. On peut en dire autant du père ivre).

Le meurtre du père, c'est la façon dont Freud repère ce que Lacan nommera "Nom du père". Alors, je commencerais par dire que le meurtre du père, c'est la tripartition du père - on pourrait dire également la quadripartition du père si l'on compte l'acte de cette tripartition, à savoir le meurtre du père, à savoir le nom du père.

Le meurtre du père, c'est la trinité: père imaginaire, père réel, père symbolique. Rien que ces

expressions posent déjà une difficulté car l'on parle toujours déjà du père symbolique quand l'on parle du père imaginaire et/ou du père réel. Un père tout dans l'imaginaire, cela n'existe pas. Un père tout dans le réel, cela n'existe pas non plus. Et un père tout dans le symbolique, non plus.

- 101 -

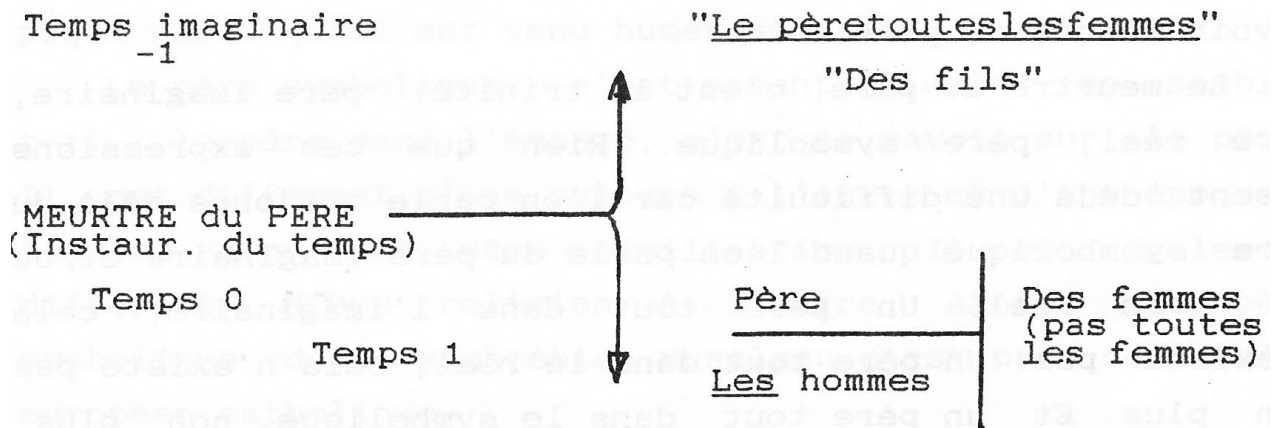
Dans ces expressions (père imaginaire, père réel, père symbolique) I, R et S viennent comme des attributs. Ce qui indique bien que jamais le père ne serait qu'imaginaire, ou que réel, ou que symbolique.

Le meurtre du père, c'est l'effacement du père, effacement par le biais de son inscription jusqu'à plus soif (et non pas une sortie hors symbolique, par exemple en le taisant). C'est ce que Freud n'effectue pas quand il publie anonymement son "Moïse de Michel-Ange". C'est peut-être cela le sens de ce symptôme. Car seul, le signifiant efface. En ne signant pas son article, Freud ne s'efface pas, contrairement à ce que l'on pourrait penser au premier abord.

Une analyse, c'est un meurtre du père, c'est le parcours du Nom du Père.

Cette expression "meurtre du père" est à entendre comme génitif objectif (tuer le père) et comme génitif subjectif (le meurtre effectué par le père).

Tout nous indique que pour devenir père, il faut tuer le père, au sens que j'ai indiqué plus haut. On ne devient pas père en héritant d'un contenu, on devient père en héritant du rien, en recréant un vide. La tradition, il ne s'agit pas de la respecter. Il faut la recréer. Le meurtre du père, cela se passe à chaque génération. Et quand cela ne s'est pas produit à une génération, cela se paie cash. Quel type de tableau de la sexualité peut-on extraire de "Totem et tabou". Je pense qu'on peut figurer les choses de la façon suivante:



- 102 -

Logiquement, le meurtre du père est ce qui est premier. Il instaure le temps. Ce n'est qu'à partir de lui que peut être bâtie une chronologie où le père de la horde primitive sera projeté dans un temps antécédent dans un monde supposé divisé en deux: d'un côté, le père qui possède toutes les femmes et d'un autre côté, des fils éparpillés.

Le meurtre du père a pour effet de séparer le père des femmes et de créer la classe "les hommes" (qui sont alors tous castrés du fait que plus aucun n'est "Le" père). Il a également pour effet que pour les hommes, il n'y a plus "les femmes" mais "des femmes", c'est-à-dire pas toutes les

femmes, celles du même totem étant interdites.

Je vais maintenant m'arrêter à trois traits du père, relevés par Freud dans son monumental "Totem et tabou" et qui me paraissent importants: l'ambivalence vis-à-vis du père, le père entre maître et esclave, le père d'autant plus présent qu'il est absent.

L'ambivalence vis-à-vis du père

Freud relève, à maintes reprises, ce trait essentiel de la clinique. Personne ne peut nier la récurrence de ce trait aussi bien dans la clinique "individuelle" que dans la culture, la civilisation. Cette ambivalence vis-à-vis du père est à ramener à une ambivalence vis-à-vis du signifiant, à une ambivalence du signifiant même. Car le propre du signifiant, c'est de détruire et de créer, dans le même temps. Ce que le signifiant crée, c'est avant tout du vide. (cfr. La "creatio ex nihilo" du séminaire "L'éthique de la psychanalyse").

Le signifiant, c'est l'introduction de la mort dans la vie, l'introduction de la fin dans le début. Seul, le signifiant efface. Et c'est pour cela que lui, le signifiant, on ne peut absolument pas l'effacer.

- 103 -

C'est ce qu'Antigone défend avec l'acharnement de quelqu'un qui sent qu'il lui faut sauver et son humanité et celle de son frère quand elle se bat contre Créon afin que son frère trouve une mort dans le langage, ait une sépulture. C'est ce que Lacan nous rappelle notamment dans son séminaire sur l'identification (séance du 14 mars 1962), quand il dit: "Le névrosé ne sait pas, et pour cause, que c'est en tant que sujet qu'il a fomenté ceci: l'avènement du signifiant en tant que le signifiant est l'effaçant principal de la chose, que c'est lui, le sujet qui en effaçant tous les traits de la chose, fait le signifiant. Le névrosé veut effacer cet effacement, il veut faire que cela ne soit pas arrivé. C'est là le sens le plus profond du comportement sommaire, exemplaire de l'obsessionnel".

Le père entre maître et esclave

Freud relève avec beaucoup d'humour, dans son "Totem et tabou" la double polarité de la fonction royale-sacerdotale, fonction de maître absolu mais aussi de premier serviteur, d'esclave absolu, double polarité qui a fait qu'à certaines époques, "la dignité sacerdotale-royale a cessé d'être désirable" (Freud, Totem et tabou, pages 59 et ss., Petite bibliothèque Payot). En posant ainsi la question et en indiquant clairement que la division maître/esclave passe d'abord au travers du sujet lui-même, au travers de la fonction paternelle, Freud nous permet de sortir de ce qui me semble une des impasses hégéliennes où maître et esclave sont posés, au départ, dans un rapport d'extériorité.

Une des façons dont ce problème a été traité au niveau politique, est l'avènement des monarchies constitutionnelles. Là, en effet, le roi règne mais il n'a pas le pouvoir, tandis que le premier ministre est censé avoir le pouvoir, mais il ne règne pas.

Il faudrait ici distinguer commandement et pouvoir:

- 104 -

l'un ne se superpose pas à l'autre et quand ils se superposent, cela mène à la terreur. Celui qui commande a à savoir qu'il ne commande pas tout et que c'est ce pas tout qui sera le pouvoir principal. Inversément, le pouvoir a à savoir que son pouvoir, il le tient principalement de ce qu'un autre commande.

Le père entre présence et absence

Dans son "Totem et tabou", Freud n'arrête pas de marteler que le père est d'autant plus opérant qu'il est mort. (Par exemple, à la page 164: "Le mort devenait plus puissant qu'il ne l'avait jamais été de son vivant").

Lacan reprend cette interrogation dans son séminaire "L'éthique de la psychanalyse" (page 207): "Cet acte (le meurtre du père de la horde primitive) est tout le mystère. Il est fait pour nous voiler ceci, que non seulement le meurtre du père n'ouvre pas la voie vers la jouissance que la présence de celui-ci était censée interdire, mais il en renforce l'interdiction". Et plus loin, si mon souvenir est exact, Lacan ira jusqu'à prendre le contre-pied de la célèbre phrase que Dostoïewski fait prononcer à un de ses personnages (dans "Les possédés" ?): "Si Dieu est mort, tout est permis". Lacan dira: "Si Dieu est mort, plus rien n'est permis".

La mort de Dieu, le meurtre du père, loin donc de permettre tout, ne permet pas tout, permet "pas tout", ouvre au pas tout, à la question de la féminité, à condition que ce meurtre du père soit de l'ordre d'une exclusion interne et non pas d'une exclusion externe.

Une exclusion interne est une exclusion à l'intérieur du champ de la parole et du langage, c'est le positionnement d'un réel.

- 105 -

Père et sujet dans l'hystérie et la névrose obsessionnelle

L'hystérique veut faire de son énonciation singulière une loi universelle (étendre le singulier à l'universel).

L'obsessionnel, lui, veut étendre une loi universelle à sa singularité subjective, effacer son énonciation sous un énoncé (ramener le singulier à l'universel).

Hystérique comme obsessionnel se défendent d'une même chose: la division du sujet entre énonciation et énoncé. Ils sont donc sur une même direction, mais en sens opposés: l'un (l'hystérique), à vouloir universaliser, imposer à l'univers sa singularité et l'autre (l'obsessionnel), à vouloir "singulariser" l'universel.

Le père que l'hystérique veut faire taire, c'est le père symbolique, c'est-à-dire l'universel du père et ce, au profit du père réel. Mais ce faisant, le père qu'elle fait parler, ce n'est plus le père réel, c'est le père imaginaire (le père réel ne pouvant pas ex-sister quand le père symbolique est tu, est réduit au silence).

L'hystérique se fait donc (la) voix du père imaginaire. C'est là son identification primordiale au père imaginaire. C'est là son identification du père.

L'obsessionnel, lui, se fait voix du père symbolique. Il veut faire revivre le père mort. Le père qu'il veut faire taire, c'est le père réel; mais le silence du père réel, c'est la parole du père réel.

D'où les affres de l'obsessionnel: plus il veut faire taire le père réel, plus il le fait parler. De plus le silence du père réel n'est rien d'autre que l'au-delà (exclu à l'intérieur) du père symbolique.

Père - féminité - fin d'une analyse

- Une analyse qui va dans le sens d'une virilisation ou d'une effémination est une analyse qui va à une impasse, qui va à l'échec. Car paradoxalement - du moins,

- 106 -

si l'on ne s'en tient pas aux apparences - elle va dans le sens d'une déssexualisation (un sexe étant nié au profit de l'autre). Une telle analyse irait vers une unisexualité et non vers la bisexualité qui nous constitue. Il n'y a qu'un seul sexe, certes, mais ce sexe, c'est la bisexualité.

Une analyse qui va à son terme est, aussi bien pour une femme que pour un homme, une analyse qui ouvre à la féminité (ou si l'on veut, qui maintient conflictuelle la bisexualité).

- D'une certaine façon, Freud nous dit qu'une analyse peut être finie quand elle a réellement commencé. C'est ainsi que j'entends (en forçant peut-être un peu les choses) ce qu'il dit dans la section 7 d'"Analyse finie et infinie" (in Résultats, idées, problèmes, Tome 2, p. 264): "Cela seul ne suffirait pas à instruire mais on escompte que les incitations contenues dans l'analyse personnelle ne prendront pas fin avec l'arrêt de celle-ci... etc..."

Que la fin d'une analyse rejoigne son début, est vrai également dans ce que la fin d'une analyse est déjà dans sa mise en place.

Et la féminité ne serait-elle pas articulation du début et de la fin, de ces deux vides ?

Note: Le pousse à la femme que l'on rencontre dans la psychose n'est absolument pas ouverture à la féminité, mais est une effémination. Dans le pousse à la femme de la psychose, il s'agit de "La" femme et non de ~~la~~ femme.

- J'ai dit qu'une analyse est un meurtre du père. Ce meurtre du père est à entendre comme une exclusion interne. A la fin d'une analyse, l'on n'est pas débarrassé du père. Loin de là ! Ce n'est pas du tout que l'on n'ait plus affaire au père. Au contraire. Ce à quoi l'on a affaire à la fin d'une analyse et ce que l'on a à prendre à son propre compte (sans plus le projeter à l'extérieur), c'est au manque du père, au manque de père.

- 107 -

C'est ainsi que j'entends l'affirmation de Lacan: "Supposer le Nom-du-Père, c'est Dieu. C'est en quoi la psychanalyse de réussir, prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer, à condition de s'en servir". (Séminaire "Le Sinthome", séance du 13 avril 1976, version parue dans Ornicar ? n° 10, page 10).

Du père, donc, on ne s'en passe qu'à s'en servir jusqu'au bout.

Note: La version du séminaire "Le sinthome", publiée par l'A.F., donne pour ce même passage: "Supposer le nom-du-père, certes, c'est Dieu. C'est en ça que, que la psychanalyse, de réussir, prouve que le nom-du-père on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à

condition de s'en servir" cfr. pages 230-231).

Lacan n'aurait donc pas dit "à condition de savoir s'en servir", comme on l'entend parfois répéter.

Retour au tableau de la sexuation

Du côté gauche, on a $\forall x \phi x$ qui peut se traduire par: "tous les hommes sont castrés, c'est-à-dire doivent passer par le signifiant". Cela permet de créer une classe "homme".

Mais comme tout système logique, cela se fonde sur une exception, quelque chose qui est exclu.

Ce qui est exclu de cet énoncé, c'est $\exists x \bar{\phi} x$, c'est-à-dire l'énonciation. Je vous ai dit qu'à mon avis, c'est la place du père réel.

Cette distinction, cette division entre énoncé et énonciation, c'est le meurtre du père et c'est ce qui permet d'ouvrir la partie droite du schéma de la sexuation, où ce qui est écrit, c'est

. $\exists x \bar{\phi} x$, à savoir qu'il n'y a pas de père primitif, ou de façon plus précise, qu'on ne peut pas écrire qu'il y a un père primitif

et . $\forall x \phi x$, que je traduirais par:

- 108 -

"bien que tout doive passer par le père, tout ne se réduit pas au père. IL y a un au-delà du père. Le père est indispensable pour poser la question de la féminité, mais il ne peut la résoudre." (Elle n'est d'ailleurs pas de l'ordre de la résolution par le signifiant. Elle n'en est pas pour autant ni de l'ordre du mystère, ni de l'ordre du secret).

Dans ce tableau de la sexuation, qu'est-ce qui écrirait le Nom du Père ? Peut-être la croix qui sépare les quatre formules, une barre qui exclut à l'intérieur.

Le père imaginaire, lui, ayant toujours un effet d'exclusion externe, serait représenté par les différents carrés ou rectangles, par ce qui enclôt.

Le côté gauche, le côté masculin, se réfère à S1.

On pourrait dire que S1 commémore le premier ratage, c'est-à-dire celui où le signifiant rate la chose; il commémore donc le meurtre de la chose par le père, le meurtre du père au sens subjectif.

On peut être assez facilement d'accord là-dessus. Des tas de systèmes logiques, des tas de discours se fondent ainsi sur un ou des axiomes qu'on ne discute pas.

Mais n'y aurait-il pas moyen alors qu'il y ait rapport sexuel à l'intérieur même du langage. C'est l'espoir qui est mis dans le père: que là, au moins, il y ait du rapport sexuel.

S2 auquel se réfère le côté droit, le côté femme du tableau de la sexuation, commémore le second ratage, celui où le signifiant se rate lui-même. Le signifiant n'est pas autoréférentiel. C'est là le meurtre du père au sens objectif de ce génitif.

Il n'y a pas de métalangage, il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

Notons bien que ces deux derniers énoncés ne sont pas vrais, comme énoncés. Je ne dis pas non plus qu'ils soient faux. Seule, leur énonciation peut être vraie. Seul l'énoncé "Je mens" est vrai parce qu'il implique d'emblée la question de la vérité. Quand quelqu'un dit: "Je suis analyste", cet énoncé n'est pas vrai.

- 109 -

Par contre, l'énonciation peut en être vraie. Il y a ce que l'on dit et le lieu d'où on le dit. Si l'on prend la question du sujet dans ce tableau de la sexuation, il se retrouve des deux côtés, mais pas écrit de la même façon. ~~La~~ signifie que La femme n'existe pas, qu'elle n'est pas universalisable, mais c'est aussi, à mon avis, une écriture du sujet. Je dirais que c'est le même sujet, mais pleinement divisé - si je puis dire - du côté du ~~La~~.

Deux vides s'y articulent et non pas un seul comme du côté gauche.

Si l'on prend la question non plus par le biais du sujet mais par celui de l'Autre, on retrouve cette articulation de deux vides du côté féminin.

On pourrait dire que l'homme a affaire à l'Autre. Tandis qu'une femme, étant déjà en position d'Autre, a affaire à l'Autre de l'Autre. Elle est amenée du fait de sa position à se poser autrement la question de l'Autre.

Sur la féminité: fragments

"Le sens du sens, dans ma pratique, dans la vôtre - car c'est la même - ne se saisit, au sens qu'implique le terme Begriff, que de ce qu'il fuit. Ce terme «fuite» est à entendre comme d'un tonneau; ce n'est pas la fuite en avant ou en arrière ou tout ce que vous voudrez; c'est à entendre comme d'un tonneau et pas du tout d'une détalade, qu'elle soit dans quelque sens que vous voudrez. C'est de ce qu'il fuit, au sens tonneau, qu'un discours prend son sens et ceci très précisément de ce que ses effets, à ce discours, soient impossibles à calculer. Le comble du sens, il est sensible, me semble-t-il, pour tout le monde, que c'est l'énigme, comme je l'ai dit en son temps".

(Lacan, in Lettres de l'Ecole freudienne, n° 15, Congrès de l'E.F.P. à Montpellier, 2 novembre 1973.)

La féminité est la prise en compte d'un double ratage.

*

- 110 -

La féminité est articulation de deux vides.

*

La féminité est ce qui vient indiquer la limite du père, l'échec du père à faire rapport sexuel. Elle vient inscrire non pas l'impuissance du père, mais bien l'impossible du père.

*

La féminité est du côté du "dire le silence".

*

La féminité est rappel de la dimension de la vérité.

*

L'homme dit l'identité; une femme écrit la non identité.

*

A charge de l'homme de dire que l'homme n'est pas une bête.
A charge d'une femme d'écrire que l'homme n'est pas un ange.

*

Le père ouvre la question de l'Autre.
Une femme ne la referme pas.

*

La féminité est articulation de l'objectif et du subjectif du génitif.

*

La femme n'existe pas, mais seule une femme compte.

*

La différence entre l'homme et une femme est une question de temporalité.

*

L'homme est du côté du défini. Une femme est du côté de l'indéfini, ce qui ne veut absolument pas dire du côté de l'infini.

(Note: l'indéfini fut un des premiers grands exclus de la logique d'Aristote).

*

Pour un homme, ce qui introduit à la différence, ce n'est pas la femme, c'est le père. C'est le père qui constitue l'Autre pour lui.

- 111 -

Pour un homme, La Femme, c'est l'Autre de l'Autre, l'Autre du père, mais une femme c'est qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, c'est qu'il n'y a pas d'Autre du père.

Le père supporte donc la différence, supporte l'altérité.

Une femme supporterait-elle la mêmeté de la différence, la mêmeté de l'altérité ?

Une femme articule deux vides: le vide de l'Un et le vide de l'Autre. Il s'agit du même vide et pas du même vide: mêmeté de la différence.

(Inachevé mais pas infini)

E. Oldenhove
(4 octobre 1989)

- 112 -